

«HELLEU ET SES MODELES»

Par PAULETTE HOWARD-JOHNSTON

Article paru dans «La Nouvelle Revue des Deux-Mondes», Décembre 1974, Page 604

Mon père, Paul Helleu, était peintre avant tout. Il appartenait au groupe des impressionnistes. Il fit aussi des pastels, beaucoup de dessins et plus de deux mille gravures, tirées souvent à une ou deux épreuves seulement.

Degas lui avait demandé d'exposer à la VIII^e exposition des impressionnistes en 1886. Mais Claude Monet, très lié avec mon père depuis 1876, l'en empêcha malheureusement. Il s'abstenait lui-même d'exposer cette année-la, car Gauguin, qu'il ne pouvait supporter en tant qu'individu, devait y montrer certaines de ses oeuvres.

Paul Helleu était d'un caractère difficile. Il se refusait, contrairement à son ami Sargent, à faire des portraits de femmes vieilles ou laides. Il refusait pareillement de faire poser des enfants, dont l'agitation l'agaçait. Pourtant, ayant la fibre paternelle développée, il fit beaucoup de dessins, sur le vif et avec beaucoup de sentiment, de ses propres rejetons. J'en possède une quarantaine me représentant depuis le berceau jusqu'à l'âge de quinze ans.

Il était également intraitable quant aux portraits d'hommes, à part quelques très rares exceptions telles que Montesquiou, Proust, Whistler, sur lesquels presque tout a déjà été écrit ! Malgré ces multiples restrictions, le nombre de ses modèles fut important.

Ce fut d'abord sa mère, dont il dessinait et redessinait le visage. Celle-ci, Parisienne, veuve à vingt-huit ans et ignorant tout de l'agriculture, prit courageusement en main l'exploitation des fermes et des vignobles familiaux qui se trouvaient en Bretagne. Elle réussit si bien qu'elle fut la première femme décorée du Mérite agricole. De plus, elle dessinait et pratiquait l'aquarelle. Elle emmena au Salon de 1874 son fils Paul, alors âgé de quinze ans, pour lui faire admirer le Chemin de fer de Manet, ce qui prouve un goût original et très déterminé étant donnée l'époque. Ce tableau fut une révélation pour mon père : la distinction des tons « le frappa au coeur », comme il se plaisait à le raconter. Il avait toujours eu le désir de faire une carrière de peintre : enfant, les seuls cadeaux qu'il appréciait et réclamait, c'étaient des boîtes de peinture.

Plus tard, lorsqu'il était pensionnaire au collège Chaptal, il traversait tout Paris à pied, le dimanche, pour passer l'après-midi au musée du Louvre.

Sa mère, très autoritaire, très ordonnée et d'une grande piété, n'entendait pas avoir un fils artiste. Cette perspective la faisait frémir de la tête aux pieds ; elle entrevoyait son fils succombant à toutes les tentations de la grande ville, et ses propriétés dilapidées pour assouvir des extravagances d'artiste. Mais lui, également très volontaire, voulait être peintre : peintre, il devint.

Son second modèle allait, inconsciemment, jouer un rôle décisif dans sa vie. Pendant qu'il était au collège, avant de passer ses examens, il avait fait la rencontre, un après-midi, au musée du Louvre d'une jeune et jolie personne, modiste de son état. Ils sympathisèrent, se plurent et s'aimèrent. Il en fit quelques dessins ; mais le temps des vacances arriva et il dut partir pour la Bretagne chez sa mère. Imprudemment la petite modiste lui écrivit. Un oeil vigilant veillait, celui de la domestique, fort dévote. Celle-ci intercepta la lettre et, y reconnaissant une écriture féminine, la remit à ma grand-mère. Des reproches cinquants jaillirent au sujet de la vie dissolue de ce fils dépravé ; on l'adjura de rentrer dans le droit chemin, de passer ses examens pour entreprendre une carrière administrative !

On était à table et, à cet instant précis, la domestique coupable passait un «coeur à la crème». Paul Helleu, arrivé au comble de l'exaspération, empoigna le fromage à pleine main et, visant juste, le projectile frappa la figure sournoise de celle qui l'avait trahi.

La servante, stupéfaite par la violence et la soudaineté de l'attaque, tituba et se laissa aller à une crise de nerfs. Profitant de la confusion générale, Paul Helleu s'échappa de la maison, prit le train pour Paris et alla trouver Gérôme qui l'accepta dans son atelier à l'Ecole des beaux-arts. Voilà comment débuta une carrière ! Comme dit Renan :

« La vraie marque d'une vocation est l'impossibilité d'y forfaire, c'est-à-dire de réussir autre chose que ce pourquoi l'on a été créé ! »

L'incident jeta un froid dans les liens familiaux, et ma grand-mère, qui n'oubliait rien, subviendra parcimonieusement aux besoins de son fils durant ses études à l'école des Beaux-Arts. Pour vivre, celui-ci dut décorer des plats destinés au céramiste Deck. Sur l'un de ceux-ci, actuellement au Musée des arts décoratifs, il fit le portrait de Mme Gautreau, qui posait alors pour son grand portrait par Sargent. Mme Gautreau, célèbre beauté de l'époque, avait une carnation toute particulière qu'elle entretenait par mille soins savants avec des poudres de composition mystérieuse. Lorsqu'elle prenait un bain de mer, un petit attroupement se formait sur le rivage dans l'espoir de découvrir la couleur véritable de sa peau délavée. Très avisée, Mme Gautreau se faisait attendre par un grand serviteur mulâtre qui, à sa sortie de l'eau, jetait sur elle une ample couverture qui l'enveloppait complètement et la dissimulait aux regards curieux. Puis, la prenant dans ses bras tel un baluchon, il la portait à sa cabine de bain. L'énigme ne fut jamais résolue.

Ceux qui furent mes grands-parents maternels commandèrent à un peintre espagnol, Rafael de Ochoa, recommandé par Emmanuel Chabrier, le portrait de leur fille aînée. Quand celle-ci allait aux séances de pose, elle était accompagnée de sa mère et de sa petite soeur Alice, âgée de quatorze ans et demi, aux abondants cheveux roux dorés qui lui descendaient aux genoux. Paul Helleu, qui partageait l'atelier d'Ochoa, fut subjugué par la si jeune Alice ; il demanda à faire son portrait. Il en devint éperdument amoureux, ne rêvant plus que d'elle ! Un an plus tard ils étaient fiancés. Mes grands-parents permirent le mariage lorsque ma mère eut seize ans, à condition que le jeune ménage habitât deux ans chez eux et que ma mère terminât ses études!

Elle ne fut pas seulement le modèle préféré, elle stabilisa la vie de son jeune époux. Elle avait beaucoup de goût et d'esprit et une douceur qui ne s'est jamais démentie. Plus cultivée que son mari mais d'une santé délicate et meurtrie par la mort d'un de ses enfants tué au bois de Boulogne par un cheval emballé, elle renonça au monde et ne recevait plus que des intimes.

Robert de Montesquiou, de son écriture « ornementée comme une grille de palais andalou », écrivait à mon père le 18 juillet 1818 :

« Vous ne vous pardonneriez pas un malheur s'il arrivait quelque chose à cette femme admirable à laquelle je pense souvent comme au modèle des épouses, digne et charmante, une des seules qui m'aient jamais paru réhabiliter le mariage. Vous n'avez jamais aimé qu'elle et vous avez bien fait. »

Plus tard, relevant de maladie, Montesquiou écrivait à ma mère :

« Chère Amie

Je suis sûr que vous vous êtes quelquefois aperçue de mon admiration pour votre manière digne de supporter la frivolité de votre tendre époux qui s'il n'avait été, au fond, ce charmant garçon et ce brave homme vous aurait souvent fait connaître toute l'amertume du beau vers :

« Le sourire défaille à la plaie incurable. »

A cause de cela, je crois que vous auriez honoré d'une larme le convoi de l'homme qui a suivi le cortège de votre enfant et j'en suis fier.

Robert de Montesquiou était un des très rares hommes dont mon père fit le portrait. Il y eut une brouille passagère entre eux après la publication du livre Helleu que Montesquiou lui a consacré. Mon père aurait voulu que les reproductions et gravures fussent plus petites que les reproductions des peintures. Or c'est le contraire qui fut fait ! Il trouvait également que la préface et les titres étaient prétentieux ! Par contre Montesquiou était content de son livre ; il écrivait à ma mère à ce sujet : « Quand nous serons devenus des ombres, il contiendra une flamme qui éclairera les ombres que nous serons devenus. »

Montesquiou n'était pas si méchant que certains le prétendent, il était très intelligent et voyait vite les faiblesses des autres. Il avait parfois des trouvailles cocasses. D'une amie musicienne qui s'était mise à la peinture, il déclarait : « Elle ne se contente plus de taquiner les boyaux de chats, il lui faut maintenant agacer les martres ! »

La dernière fois où je l'ai vu, il était tout de gris vêtu, depuis les souliers jusqu'à la perle grise de la cravate, sans oublier les gants, l'ombrelle et les cheveux ! L'ensemble était d'autant plus étrange qu'il contrastait avec ses yeux perçants et très foncés.

Mon père a toujours soutenu que sa représentation en « Charlus » avait abrégé sa vie. Whistler fut également un des rares sujets masculins dont mon père fit des portraits. Le plus important fut exécuté en 1897 après un déjeuner chez Boldini qui réunissait Whistler, Degas, Forain et Paul Helleu. Celui-ci, après le départ de Degas et de Forain, saisit une plaque de

cuivre et, en une heure et demie, grava le portrait de Whistler. Boldini de son côté faisait un dessin du peintre américain. Posant après le déjeuner, Whistler luttait contre le sommeil et, pour ne pas succomber, il fredonnait :

«We do'nt want to fight / But by gingo, if we do/We've got the ships/We've got the men/And got the money too - 00-00»

Un souvenir de son passé militaire (il avait passé trois ans à WestPoint) et de ses séjours à Londres au moment de la guerre des Boers. Les personnes antipathiques à Whistler étaient tenues instantanément par celui-ci pour des ennemis héréditaires.

Walter Gay, charmant peintre d'intérieur bien oublié aujourd'hui, le prétendait déséquilibré. Quant à Henri Rochefort, il déclarait qu'il avait l'air d'un vieux joueur de violoncelle (1) ! Cependant la distinction de ses goûts et de ses manières était indéniable, d'après ce que j'ai toujours entendu dire.

Les rencontres entre « le papillon » (2) et « la chauve-souris » (3) étaient surprenantes, chacun des deux esthètes voulant étonner l'autre ! Pour faire un portrait, Whistler prenait de quatre-vingts à cent séances de pose.

Lorsque mes parents déjeunaient chez lui, rue du Bac, les plats étaient composés pour réaliser des symphonies de tons. Les oeufs brouillés étaient servis dans un plat bleu, les tomates dans un plat vert d'eau et les oranges dans une coupe de Chine bleu et blanc, etc.

Whistler fit un portrait de Geneviève Mallarmé que celle-ci ne trouva pas ressemblant, ce qui ne l'empêcha pas de déclarer : « J'y sens mon être intérieur. » I C'est Whistler qui inventa « les cadres mille raies » peints tout blancs. Degas et mon père en firent usage quelque temps.

Pour faire des études de nus, Paul Helleu recherchait de préférence des rousses comme modèles et l'Aga Khan lui en amena plusieurs.

Comme il aimait les sucreries, elles avaient toutes été vendeuses dans des confiseries !

Bien que la vie professionnelle de mon père fut séparée de sa vie familiale, il montrait toujours à ma mère son travail de la journée en lui demandant son avis.

Paul Helleu admirait beaucoup la distinction de la reine Alexandra, dont il fit un portrait grave. Il la disait très gaie, et il aimait particulièrement sa manière de s'habiller à Cowes, sur le yacht Victoria and Albert où elle était toujours coiffée d'un petit canotier.

Un des modèles favoris fut Consuelo, duchesse de Marlborough. D'une taille très haute qui faisait ressortir encore plus sa petite tête, elle était surnommée « l'épingle à chapeau », ce qui ne l'empêchait pas d'avoir du charme. Il en fit un portrait à Paris et plusieurs autres à Blenheim.

« Elle posait au printemps, écrivait mon père, dans une vaste pièce dont une grande tapisserie de Boucher occupait le fond : l'entrée de Psyché dans le Temple. Quelquefois, appuyée à cette tenture, elle paraissait se confondre avec les personnages auxquels elle ressemblait. Ses yeux seuls brillaient. »

De la comtesse Greffuhle, modèle de la princesse de Guermantes, il fit un pastel, ainsi que plus de trente très grands croquis, à Bois-Boudran.

Mme D..., qui posait en chapeau, laissait souvent celui-ci ainsi que son carton dans le salon-atelier du peintre. Quel ne fut pas mon étonnement, un matin, de surprendre mon père, sans doute à la suite d'une dispute, jetant par la fenêtre carton et chapeau ! Ceux-ci s'accrochèrent aux arbres du jardin d'en face, et ce printemps-là des oiseaux y nichèrent.

Paul Helleu fit des dessins et des gravures d'Eugène Boudin, à Deauville, pendant que celui-ci peignait sur la jetée ou au bord du bassin ; mes parents sympathisaient avec celui que Corot a pu appeler « le roi du ciel », et, malgré son grand talent, il était d'une modestie charmante et avait, paraît-il, en dépit de son apparence de pilote hirsute au teint basané, un esprit très fin. Ses yeux particulièrement bleus frappaient par leur candeur.

Le personnage d'Elstir dans l'oeuvre de Proust est une composition, comme je l'ai déjà indiqué (4). Mais c'est surtout à Paul Helleu que Proust a pensé.

C'est ce qu'a souligné Cattai, et Jacques-Émile Blanche ne s'y est pas trompé quand il écrit : «La collection de paysages que Proust contemple avant son dîner chez les Guermantes, ces toiles d'Elstir, étaient des Helleu. Helleu était un paysagiste impressionniste tout à Claude Monet. Personne n'a mieux parlé des relations entre Proust et Helleu que M. Jean Lapeyre, inspecteur des Musées de France qui, dans son excellente préface au catalogue de l'exposition Paul Helleu au musée de Dieppe en 1962, écrit :

«Proust ayant manifesté son enthousiasme devant *l'Automne à Versailles*, Helleu lui envoie sa toile. Proust, timide, n'ose l'accepter et la renvoie. Helleu la lui rapporte lui - même avec une dédicace personnelle pour qu'il ne puisse la refuser à nouveau. (Helleu, très généreux, donna une magnifique peinture de Cézanne à Claude Monet)

N'est-ce pas une relation de ce geste que Proust fait, en disant d'Elstir, le peintre d'*A la recherche du temps perdu* : « Elstir aimait à donner, à se donner. Tout ce qu'il possédait, idées, oeuvres et le reste qu'il comptait pour bien moins, il l'eut donné avec joie à quelqu'un qui l'eut compris. »

« Cette amitié, qui ne cessera qu'avec la mort de Proust, cette admiration va se matérialiser dans le personnage d'Elstir qui est très souvent inspiré par Helleu.

Comme lui, Elstir s'exprime avec intelligence, avec passion sur son métier, comme lui, sa principale inspiratrice est sa charmante femme qui est son modèle par excellence.

« Je compris qu'à un certain type idéal résume en certaines lignes, en certaines arabesques qui se trouvaient sans cesse dans son oeuvre, à un certain canon, il avait attribué en fait un caractère presque divin, puisque tout son temps, tout l'effort de pensée dont il était capable, en un mot, toute sa vie, il l'avait consacrée à la tâche de distinguer mieux ces lignes, de les reproduire plus fidèlement.»

« Comme lui, il aime les femmes dont l'élégance réside dans un raffinement qui semble naturel et, comme Elstir, c'est un passionné collectionneur d'objets et de meubles anciens.

« Je ne m'étais pas douté que les choses élégantes mais simples qui emplissaient son atelier étaient des merveilles longtemps désirées par lui, qu'il avait suivies de vente en vente, connaissant toute leur histoire jusqu'au jour où il avait gagné assez d'argent pour pouvoir les posséder. »

« Comme Helleu, Elstir sera le portraitiste en vogue du monde et du demi-monde de son époque ; une allusion précise est même faite à « l'étude en bleu et jaune » exposée en 1887 et il est certain aussi que « leurs » portraits sont le reflet de leur époque car « ... ce n'est pas seulement la manière que la femme avait de s'habiller qui date, c'est aussi la manière que l'artiste avait de la peindre ».

« Tous deux sont aussi peintres de marine et yachtmen. Ils aiment passionnément la mer et Elstir « en avait jusqu'à une telle profondeur goûté l'enchantement qu'il avait su rapporter, fixer sur sa toile, l'imperceptible reflux de l'eau, la pulsation d'une minute heureuse ».

«Le yachting les enthousiasme pareillement : « Je compris que les régates, que des meetings sportifs où des femmes bien habillées baignaient dans la glauque lumière d'un hippodrome marin, pouvaient être, pour un artiste moderne, aussi intéressants que les fêtes qu'ils aimaient tant à décrire pour un Véronèse ou un Carpaccio ».

« Helleu pourrait aussi dire comme Elstir : « Le plus grand charme d'un yacht, de l'ameublement d'un yacht, des toilettes de yachting, est leur simplicité des choses de la mer, et j'aime tant la mer ! », et encore :

« Ce qu'il y a de joli dans nos yachts — et dans les yachts moyens surtout... —, c'est la chose unie, simple, claire, grise, qui par les temps voilés, bleuâtres, prend un flou crémeux... Les toilettes des femmes sur un yacht, c'est la même chose ; ce qui est gracieux, ce sont ces toilettes légères blanches et unies, en toile, en linon, en pékin, en coutil, qui, au soleil et sur le bleu de la mer, font un blanc aussi éclatant qu'une voile blanche. » Or, tout autant que pour l'habillement des femmes, le goût du peintre était raffiné et difficile pour l'ameublement des yachts.» Il n'y admettait que des meubles anglais et de vieille argenterie. »

«L'un et l'autre ont peint des natures mortes, de fleurs principalement, et ont fait de nombreuses études de mains. Enfin, Elstir comme Helleu « restitue la grâce du XVIIIe, mais moderne... »

«Certes, Proust a aussi mêlé d'autres impressionnistes dans cet amalgame qu'est, comme tous ses personnages, celui d'Elstir. Cependant, dans la plupart des cas, c'est à Helleu peintre que l'on est obligé de penser, même quand il écrit : «J'avais étudié son oeuvre (d'Elstir) à un point de vue en quelque sorte absolu. Mais surtout, au fur et à mesure qu'il vieillissait, lui la reliait superstitieusement à la société qui avait fourni ses modèles et après s'être ainsi, par l'alchimie des impressions, transformé chez lui en oeuvre d'art, lui avait donné son public, ses spectateurs.»

« Cette société décrite par Proust, peinte par Helleu, disparaîtra avec la guerre de 1914.»

Chaque fois que Proust venait voir mes parents, soit dans leur appartement de Paris, soit sur leur yacht, il n'avait de cesse que mon père montre ses dernières oeuvres, les marines, les études fleurs, les dessins ; il restait longtemps à méditer en les contemplant.

Mon père, qui n'aimait pas montrer ses oeuvres, se faisait prier, affectant de ne pas avoir entendu la requête, et Proust, aux yeux tristes et implorants, insistait doucement et si gentiment que Paul Helleu finissait par céder, et à chaque visite les choses prenaient le même tour.

Si ma mémoire est fidèle, c'est Jacques Porel qui est venu à la maison de la part du docteur Proust pour annoncer le décès de son frère Marcel et pour demander à mon père d'en faire un portrait.

Celui-ci partit pour la rue Hamelin avec une plaque de cuivre qu'il grava en une seule séance et le plus rapidement possible, car il ne supportait pas d'être en présence d'un mort. Il se sentait oppressé dans cette chambre funèbre ; de surcroît la lumière électrique qui se reflétait sur la plaque de cuivre le gênait pour graver. En partant, il croisa Dunoyer de Segonzac qui lui dit qu'il ne connaissait pas Marcel Proust mais qu'il venait à tout hasard et qu'il amenait avec lui de quoi faire un dessin.

Paul Helleu fit beaucoup poser la belle Mlle Marthe Fourton qui devint Mme Henri Letellier, dite la cruche casée, car elle ne brillait pas par son intelligence.

Un dessin d'après elle, le buste nu, fut reproduit, à l'insu de mon père dans un journal avec un seul titre : «Portrait de Madame X... ».

Rencontrant Paul Helleu, Mme Letellier, mécontente, lui fit des reproches contraires à ceux qu'il prévoyait car elle lui dit : « Lorsque le sujet est si beau, on indique le nom ! » L'auteur de mes jours en resta abasourdi !

Mon père prit très rarement des animaux comme modèles. Jeune, il fit un pastel de gouras empanachés (auquel Mirbeau consacra un article). Plus tard il peignit des paons à Bois-Boudran.

Il grava aussi les traits du petit chien de la princesse de Sagan qui, affublé d'un immense noeud de soie rose, avait retenu son attention, Montesquiou en fit un sonnet, spontanément, qu'il écrivit de sa main sur la première épreuve.

Paulette Howard-Johnston

(1) Degas, lui, en parlant de Whistler disait invariablement: «Le petit Whistler au chapeau à bord plat »!

(2) Signature de Whistler.

(3) Montesquiou était l'auteur d'un volume: les Chauves-Souris.

(4) Bonjour Monsieur Elstir: Article de Paulette Howard-Johnston, «Gazette des Beaux-Arts», avril 1967.